

**NOUS,
LES FEMMES**

Gabrielle DESABERS

**NOUS,
LES FEMMES**

Réalisation de la couverture :

Plumélanie © 2023. Tous droits réservés

Crédits photos : Freepik.com

Accompagnement littéraire :

Plumélanie.

www.plumelanie.fr

Correction :

Florence CLERFEUILLE– fcclerfeuille@amotsdelies.com

AVERTISSEMENT :

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

Les propos et les pensées des personnages ne sont en aucun cas le reflet des pensées de l'auteur.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant aux termes de l'article L. 122-5 (2e et 3e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 979-10-359-9972-8

PROLOGUE

15 novembre 2006

Je suis avec concentration la progression de la voiture qui précède le taxi dans lequel j'ai pris place. J'ai choisi de ne pas dire à mon chauffeur que je ne veux absolument pas perdre la trace de ce véhicule qui a démarré de l'aéroport juste devant nous. Intérieurement, je formule mes recommandations : « Surtout, ne la laisse pas prendre de la distance ! Fonce ! ».

Je suis presque convaincu de connaître la destination des deux femmes assises dans l'automobile qui roule quelques mètres devant moi vers le centre-ville, mais je ne peux pas me fier au hasard. Je ne dois pas échouer. Avant de m'embarquer dans cette aventure, j'ai mené une véritable enquête et fouillé dans tous les lieux susceptibles de me fournir les informations nécessaires.

La voiture de tête s'arrête le long d'un trottoir et les deux occupantes en sortent en extirpant leurs valises du coffre. Le

rapide coup d'œil que je jette à la façade du bâtiment me démontre que je ne me suis pas trompé. Je demande au conducteur de me déposer quelques pâtés de maisons plus loin. Je n'ai plus qu'à reprendre ma route dans le sens opposé pour regagner mon logis et ma vie habituelle. Pour le moment, je ne peux pas encore agir ; j'entrerai en scène dans quelques mois, mais cette courte escapade m'a confirmé l'avenir qui se profile. Je ne peux pas laisser faire, je dois changer le cours des choses.

Dans l'avion qui me ramène vers la France, je me remémore les événements des dernières semaines. Tout a commencé par des cris que j'ai entendus venant du rez-de-chaussée. Les voix qui se mêlaient m'avaient empêché d'appréhender la teneur complète de la conversation.

J'avais perçu des sanglots, des tons courroucés et de l'abattement. Mais les bribes de mots que j'avais réussi à comprendre n'avaient pas suffi à m'éclairer la situation. Dans les jours qui suivirent, malgré mes 15 ans, je constatai rapidement que je n'avais jamais ressenti une telle tension autour de moi. Je les observais tous avec attention. Ils se fuyaient, ils s'évitaient, ils ne s'adressaient pas la parole. Quand l'un entrait dans une pièce, les autres la quittaient précipitamment. La communication ne s'étant jamais trouvée au centre de notre mode de fonctionnement, nous avions tous perfectionné au cours des années notre capacité à vivre dans les non-dits. Moi, depuis le début de mon adolescence, j'étouffais dans cette ambiance.

Nous menions une existence dorée, l'argent ne manquait pas, mais la complicité ne faisait pas partie du lot. Dans mes souvenirs, j'avais connu la tendresse et ponctuellement, je

lisais toujours de l'amour dans leurs yeux. Mais définitivement, les marques successives de la maturité qui apparaissaient dans ma voix et sur mon corps avaient créé un fossé entre nous. J'avais l'impression d'habiter dans une colocation construite sans affinité. Quand j'avais perçu les hurlements montés vers moi, j'avais commencé par être surpris, ce n'est qu'après que j'avais tenté d'en comprendre la teneur.

L'avion commence sa descente vers Paris. Je me précipite pour sortir rapidement de la carlingue : si je veux que mon périple passe inaperçu, je dois attraper au plus vite le prochain train vers chez moi. Un aller-retour sur une journée sans lycée ne devrait alerter personne. J'espère pouvoir me glisser dans une maison encore vide. J'enchaîne avec chance les moyens de transport. Le RER me dépose dans les délais au pied d'un TGV direct vers mon bout du monde. Je remercie le dieu des voyageurs. En sortant du train, je hèle mon quatrième taxi depuis ce matin. Quand enfin le portail de ma demeure se dresse devant moi, je constate avec soulagement qu'aucune voiture n'encombre l'allée. En alerte, je tourne rapidement la clé dans la serrure et le vide qui m'accueille m'ôte toute la tension accumulée pendant ces dernières heures. J'ai réussi cette première étape ! Maintenant, je dois attendre qu'elle rentre pour mettre en branle les parties suivantes de mon plan. Ce premier pas franchi avec succès me rassérène. Je crois en l'avenir, j'y arriverai.

**PREMIÈRE
PARTIE**

**QUARANTE ANS
PLUS TÔT**

1

COLETTE

22 octobre 1963

L'automne commence à s'installer. Les arbres prennent progressivement de jolies couleurs brunes et rouges et les trottoirs se couvrent de feuilles. Je remonte ma rue en direction de la bouche de métro la plus proche. Ce chemin que j'emprunte tous les jours pour me rendre à l'école de photographie que je fréquente s'apparente à une routine rassurante. Dans le flou qui m'entoure, je tente de me raccrocher à ce quotidien bien huilé. À 23 ans, je ne me sens pas prête à affronter le raz de marée qui se profile à l'horizon. J'ai peur. Mes règles auraient dû commencer à me tordre le ventre depuis plus de cinq jours et rien ne se passe.

J'avance dans un monde cotonneux. J'ai le sentiment de me dédoubler : d'un côté, la femme passionnée par ses études, et de l'autre celle paniquée face aux signaux que son corps essaie

de lui faire admettre. Je ne veux pas, je ne peux pas. Plus que tout, je désire finir cette dernière année dans cette école et profiter de ma liberté. Je monte dans le métro. Je tente de me persuader que si je nie mon hypothétique état, il n'existera pas, mais malgré mon âme d'artiste pas toujours très rationnelle, je sais que je ne pourrai pas indéfiniment repousser la réalité.

Huit jours plus tard, je cesse de me voiler la face. Je quitte mon petit studio parisien en direction du cabinet gynécologique le plus proche de chez moi. Je n'ai jamais rencontré aucun médecin de la capitale. Depuis le début de mes études, j'ai profité de mes retours dans ma famille à Orléans pour consulter les praticiens qui me suivent depuis des années. Mais cette fois, je me dirige vers un inconnu. Malgré mon appréhension, je me félicite qu'il ne sache rien de ma vie et qu'il n'ait jamais croisé mes parents.

Le bel immeuble dans lequel je pénètre me confirme que je n'évolue certainement pas dans le même milieu que l'homme que je m'apprête à rencontrer. Sur l'annuaire, j'ai désespérément cherché une obstétricienne, mais là, comme dans la plupart des professions de prestige, les femmes n'ont apparemment pas droit de cité. La hauteur de plafond, les moulures et la qualité du mobilier de la salle d'attente ne m'aident pas à me sentir à l'aise. Je m'assieds précautionneusement sur le rebord d'une chaise. Je voudrais pouvoir fuir. J'ai la sensation de manquer d'air.

Un fringant quinquagénaire m'invite à le suivre dans son cabinet :

— Je vous écoute.

Je balbutie en scrutant le sol :

— Je crois que je suis enceinte.
— Combien de retard ?
— Presque deux semaines.
— Très bien ! Passez derrière le paravent, déshabillez-vous, je vais vous ausculter.

Je m'exécute mécaniquement. Ne pas réfléchir ! Ne pas extrapoler ! Ne pas penser à l'avenir. Je m'installe docilement sur la table et pose mes pieds dans les étriers. Cet homme économe de ses paroles me rejoint et sans un regard pour autre chose que mon entrejambes, il se place devant moi et enfonce sans ménagement un doigt inquisiteur dans mon intimité. Son mutisme et son manque de délicatesse pourraient me déstabiliser, mais étonnamment, je préfère qu'il agisse sans tenter de créer la moindre connivence avec moi. L'a-t-il ressenti ? Je ne le saurai probablement jamais. Il se relève et m'annonce :

— Vous êtes enceinte. Je vous établis une ordonnance pour une prise de sang qui confirmera sans aucun doute mon diagnostic. Vous pouvez vous rhabiller.

Bien que je ne puisse plus nier cette évidence, l'entendre affirmer par cet homme de l'art me terrorise. Je le rejoins près de son bureau. Je pose des billets devant lui et attrape les papiers qu'il me tend sans jamais croiser son regard avant de fuir cette pièce qui m'opprime. En arrivant sur le trottoir, je reprends mon souffle et constate qu'inconsciemment, j'ai bloqué ma respiration depuis déjà quelques minutes. Ce n'est qu'après avoir marché quelques pas que je comprends que ce médecin a senti dès le début de notre entretien que l'annonce d'une grossesse ne me réjouirait pas. Il a choisi l'évitement. A-t-il craint que j'ose lui demander de l'aide ? Sont-ce ses

croyances qui l'ont amené à rejeter cette cliente qui ne portait aucune alliance ? Peu importe, je ne le reverrai jamais plus.

J'entre dans le premier café que je croise sur mon chemin. Je me précipite vers le fond de la salle : j'ai besoin de pouvoir me laisser aller à l'abri des regards. Dans ce lieu impersonnel, je tente d'analyser ma situation. Pourquoi ai-je couché avec ce type lors de cette soirée étudiante trop arrosée ? J'avais remarqué qu'il me reluquait depuis le début de l'année universitaire, mais sans les degrés d'alcool trop importants dans mon corps, je n'aurais certainement pas franchi ce pas sans plus de précautions. Oui, il est bel homme et j'étais attirée, mais les semaines qui ont suivi m'ont confirmé que dans mon état normal, ce bellâtre ne m'aurait pas intéressée. Il a tenté à nouveau de m'approcher, mais je l'ai éconduit sans ménagement. Aujourd'hui, et même en ayant connaissance des tourments que je m'apprête à affronter, je rejette sans hésitation l'idée d'informer ce géniteur. Je ne veux pas lier ma vie à cet être immature, mais je ne souhaite pas non plus entraver ma liberté en laissant cette grossesse s'installer.

Je quitte ce quartier dans lequel je ne reviendrai probablement jamais. Je ne doute plus que je ne dispose pas d'autre choix que de trouver une solution illégale, mais je ne sais absolument pas vers qui me tourner. Puis-je demander de l'aide à un médecin ? Comment dénicher des interlocuteurs fiables ? Je nage dans des eaux totalement obscures et probablement périlleuses. En marchant vers mon école, j'admets que je devrais prendre le risque de me confier à certaines personnes, sans pour autant être convaincue que je ne me mettrai pas en danger. Ma priorité consiste à trouver du soutien. N'ayant jamais abordé ce sujet avec ma meilleure

amie, je ne connais absolument pas son point de vue. Alice appartient-elle à la catégorie d'humains qui considère que la moindre cellule mérite le plus grand respect pour la promesse de vie qu'elle recèle ?

Dès que je l'aperçois à la sortie de l'amphithéâtre, je l'entraîne à ma suite vers notre repaire habituel. Dans ce bar qui jouxte notre école, peu d'étudiants aiment se retrouver. Le quartier général de la plupart d'entre eux offre une décoration et une musique plus en accord avec notre jeunesse que l'établissement chaleureux que nous fréquentons, Alice et moi. Je me lance :

— J'ai un gros souci.

Je cherche mes mots. Comment poursuivre après cette entrée en matière ? Les yeux interrogatifs d'Alice qui me scrutent après mes premières paroles m'obligent à reprendre :

— Je suis enceinte.

Prononcer cette phrase m'effraie. Mon état se concrétise et je refuse d'avancer sur ce chemin. Le cri d'Alice me ramène au moment présent :

— Oh, mince !

Un silence s'installe quelques secondes et, en baissant le ton, elle ajoute :

— J' imagine que ce n'est pas une bonne nouvelle.

— C'est le moins que l'on puisse dire.

— Comment est-ce arrivé ?

Si l'angoisse ne me submergeait pas, je pourrais m'amuser de cette phrase. Je lui aurais demandé si elle ne connaissait pas le processus de reproduction chez les humains ! Mais dans le cas présent, j'ai plutôt envie de la remercier d'éviter de me réclamer directement l'identité du géniteur.

— Tu te souviens de la soirée d'intégration à laquelle nous avons participé début octobre ?

— Oui, nous avions tous sérieusement trop bu.

— Exactement ! Ce paramètre a largement contribué à me faire oublier les précautions nécessaires quand je me suis laissé entraîner par l'adonis de service.

Je ne désire pas prononcer le prénom de cet homme. Il ne doit pas exister. Mais je devine qu'Alice l'identifie. Une pause s'installe, un flottement pendant lequel nous cherchons toutes les deux comment aborder le sujet incontournable. Alice murmure :

— Tu ne souhaites pas le garder, n'est-ce pas ?

— Je ne veux pas, je ne peux pas !

— Comment comptes-tu t'y prendre ?

— Je n'en sais absolument rien. Je suis paumée.

Encore une fois, le silence se prolonge, puis Alice chuchote :

— J'ai entendu mon frère bavarder avec un de ses copains dans sa chambre, il y a quelques mois. J'ai compris que la compagne de son ami avait dû régler ce même type de problème.

La lumière dans mes yeux alerte immédiatement mon amie; elle ajoute :

— J'ai tendu une oreille indiscreète, mon frère n' imagine absolument pas que j'ai pu suivre leur conversation.

— Peut-être, mais je ne dispose d'aucune autre piste ! S'il te plaît, essaie de l'interroger.

— Je ne te promets rien, mais je vais tenter de trouver un angle pour aborder ce sujet avec lui.

2

COLETTE

Début novembre 1963

Alice craint la fureur de son frère. Elle tâtonne, tergiverse et n'arrive pas à l'interroger. Chaque fois que je la vois, seuls mes yeux la questionnent et elle se contente de hocher négativement la tête. Les jours s'enchaînent et j'avance dans un état second. Je voudrais crier à l'aide et solliciter toutes les personnes qui m'entourent, mais je ne peux que constater que je suis entrée dans un monde de clandestinité. Je n'ai pas le sentiment d'avoir enfreint la loi, mais ma quête d'une solution me pousse en permanence vers l'illégalité. J'erre à la recherche d'un dénouement positif que la société bien-pensante me refuse. J'ai conscience que je ne peux pas m'arrêter à la seule option que le frère d'Alice puisse et accepte de m'aiguiller. Je dois m'ouvrir d'autres portes, mais

pour cela, je suis contrainte de me confier et je panique en imaginant les rejets auxquels je pourrais être confrontée. Refuser cette grossesse fait de moi une criminelle potentielle.

Dès le mois de septembre, au restaurant universitaire, j'ai fait la connaissance d'un jeune couple engagé dans des associations humanitaires. Lors de nos nombreuses conversations, j'ai constaté qu'ils semblent tous les deux afficher une réelle liberté de pensée. De plus, ils ne cachent aucunement leur athéisme.

Alors que je suis la file des étudiants qui remplissent leur plateau, je repère Adrien attablé seul. Pour une raison que je n'arrive pas à analyser, je ne souhaite pas me confier à sa femme. Je ne peux pas surseoir perpétuellement, je dois chercher du soutien et des pistes. Je m'assieds face à lui et après les premiers mots de bienvenue, j'ose murmurer :

— Depuis plusieurs jours, je voulais te parler d'un gros souci.

— Je t'écoute, répond-il en affichant un grand sourire.

— C'est compliqué, je suis très gênée.

Je prie pour que mes précautions langagières finissent par faire comprendre le fond du problème à mon interlocuteur. Adrien lève la tête de son assiette et me regarde avec insistance ; il chuchote :

— Tu es enceinte ?

— Oui.

— Et qu'en pense le père ?

— Il n'existe pas.

Immédiatement, le sourire condescendant d'Adrien m'indique que j'ai commis une grosse erreur en me confiant à lui. Il raille :

— J'imagine plutôt que tu considères qu'il n'a pas à être informé de ton état. Et pour quelles raisons ?

— Ce n'est pas le problème. Laisse tomber ! Oublie mes propos.

— Évidemment ! Tu fais partie de ces femmes qui estiment qu'elles peuvent disposer de leur corps comme bon leur semble. Je devine que si tu souhaites taire cette information au géniteur et que tu m'en parles entre la poire et le fromage, c'est bien parce que tu cherches une solution pour défaire l'œuvre de la nature ! Tu me dégoûtes.

Je croyais en son amitié. Je me lève et je quitte précipitamment le restaurant universitaire. Oserait-il me dénoncer ou répandre une rumeur sur ma situation ? Je cours sur le trottoir, je veux mettre un maximum de distance entre ce dernier verbe monstrueux et mon corps que je commence de plus en plus à haïr. Pourquoi me trahit-il aussi sauvagement ? Je grimpe les escaliers qui m'amènent vers mon appartement et je fonce sous la douche. Je rêve que cette eau qui dégouline entraîne avec elle cette cellule que je n'ai pas invitée dans mon ventre. Mais ce ruissellement me prive de son effet habituellement purificateur. Je me glisse sous les draps et à l'abri de ce refuge, j'essaie d'ordonner mes pensées.

Jusqu'à la révélation de mon état à Alice, je pouvais encore me protéger en me complaisant dans le monde qui a toujours été le mien. Je refusais la réalité en ne donnant ni de nom ni d'existence à ce nouvel état. En ce début du mois de novembre 1963, je ne peux plus m'épargner une analyse qui me foudroie. Je suis une fille du peuple et par mes études et mon mode de vie parisien, j'ai tenté de m'extraire de ma condition initiale. Mais je viens d'échouer. Cette grossesse non voulue

me ramène au niveau de la classe sociale dont je suis issue. Je me suis laissé mener par mes sens, comme n'importe quelle catin. Où se situe la différence entre celles qui font commerce de leur corps pour assurer leur subsistance et moi ? Elle n'existe pas. Mon inconséquence anéantit la poursuite de mon cursus universitaire et l'obtention d'un travail prestigieux et honorable. Je replonge dans ma condition sociale originelle. Les mots d'Adrien m'ont salie. Comment vais-je pouvoir affronter le regard de mes congénères ? Cet homme que je croyais mon ami ne répandra-t-il pas tout autour de lui cette information qu'il juge choquante ?

Deux petits coups frappés à ma porte me sortent de mon nid. Qui peut se présenter chez moi ? Une peur profonde me tord les intestins. Adrien a-t-il décidé de me poursuivre jusqu'à mon domicile ? Je reste figée. La voix d'Alice m'arrache à mon inaction :

— Je sais que tu te caches ! Ouvre-moi !

Mon visage ravagé doit parler pour moi, car dès le premier regard, mon amie s'écrie :

— Mais que se passe-t-il ?

Entre sanglots et balbutiements, je réussis à lui raconter l'altercation que j'ai vécue dans les locaux du restaurant universitaire. L'exclamation d'Alice me met du baume au cœur :

— Quel con ! Je ne supporte plus ces types qui occupent toutes les places de pouvoir de notre société et qui estiment pouvoir s'exprimer au nom des femmes. Ils passent leur vie à satisfaire leurs pulsions sexuelles sans jamais avoir à en assumer les conséquences et ils se permettent de nous dicter notre conduite.

— Merci ! Je me sens moins seule. À me battre depuis plusieurs jours pour trouver une porte de sortie, je finis par vivre dans la peau d'une meurtrière. Adrien m'a achevée.

— Bon, je n'arrive pas avec la nouvelle du siècle, mais je possède une première piste. J'ai réussi à aborder le sujet avec mon frère. Je ne peux pas dire qu'il m'ait écoutée avec bienveillance. Il paraissait très mal à l'aise, mais j'ai quand même pu lui extirper les coordonnées de la compagne de son copain qui s'était retrouvée dans la même situation que toi. Bien sûr, il refuse totalement de jouer les intermédiaires. Cette Christiane travaille dans une mercerie dans le 15^e.

— Tu es donc en train de m'expliquer que je ne dispose pas d'autre solution que de me présenter dans ce magasin et de demander à cette jeune femme si elle peut m'indiquer la procédure illégale qu'elle a suivie.

— C'est à peu près ça. En revanche, je t'accompagne.

— Merci. Tout de suite ?

— Je crois qu'y réfléchir ne nous facilitera pas la tâche. On fonce, on avisera sur place.

J'acquiesce et je m'habille rapidement avant d'emboîter le pas à Alice. Le métro nous accueille et aucune de nous deux ne brise le silence. En arrivant devant la boutique, Alice propose :

— Quand on l'aura repérée, j'entamerai la conversation avec elle en me présentant. Elle connaît mon frère.

— D'accord, mais après ?

— Je ne sais pas.

— Et si tu l'invitais à boire un verre avec nous quand elle terminera sa journée ? Il est déjà presque 18 h.

— Oui ! C’est ainsi que nous devons nous y prendre ! Tu as raison. Allons-y !

Les rayons de la mercerie sont encombrés de nombreux produits. L’étroitesse du magasin ajoute une impression de fouillis. Derrière la caisse, une matrone qui n’a pas dû être enceinte depuis au moins vingt ans nous observe sans daigner nous concéder le moindre sourire. Sans nous concerter, Alice et moi décidons que ce n’est pas Christiane qui se tient devant nous, mais nous n’avons pas d’autre possibilité que de nous adresser à celle que nous estimons être la patronne des lieux. Alice se lance :

— Bonjour. Je cherche une très grande boîte à couture à offrir à ma mère pour son anniversaire. Vendez-vous ce type de produit ?

Toujours sans nous lâcher la moindre parole, notre interlocutrice hurle :

— Christiane !

Je sens des perles de sueur glisser le long de ma colonne vertébrale. Une jeune femme apparaît dans l’embrasure de la porte qui se situe derrière le comptoir. Elle sourit et ne semble aucunement gênée par le ton de sa patronne qui enchaîne :

— Montre-leur les boîtes à couture !

Si mes préoccupations personnelles ne prenaient pas le dessus, le manque de prévenance de cette mercière m’aurait fait sortir de mes gonds, mais aujourd’hui, seule l’aide que pourrait m’apporter Christiane m’obnubile. Cette dernière nous invite à la suivre vers le fond de la boutique. Alice joue parfaitement la comédie et semble s’intéresser réellement aux produits que lui présente Christiane :

— J'aurais vraiment préféré un coffre plus grand. Mais dites-moi, je me demande si nous ne nous sommes pas déjà rencontrées.

— Je ne m'en souviens pas.

— Nous devons presque avoir le même âge. J'ai 23 ans. Et vous ?

— 25.

— L'âge de mon frère ! Mais oui, bien sûr, je vous ai croisée en sa compagnie et celle d'un de ses copains ! Claude Beauvillain !

— Évidemment ! Claude est le meilleur ami de mon compagnon.

En baissant le ton, Alice ajoute :

— Bon, je crois que je ne trouverai pas mon cadeau d'anniversaire chez vous. En revanche, tu finis bientôt ? On pourrait t'attendre pour boire un verre toutes les trois, qu'en penses-tu ?

— Avec plaisir ! Au café juste en face ; le magasin ferme dans moins d'une demi-heure.

Quand elle nous rejoint dans l'arrière-salle de ce café, je suis tétanisée. Je n'imagine aucune entrée en matière pour tenter de soumettre mon problème à cette jeune femme que je ne connais pas. Encore une fois, Alice se jette à l'eau. Dès les premières paroles qu'elle prononce, je vois le visage de Christiane se décomposer et je me précipite pour la retenir alors qu'elle fuit vers la porte. Ma main dans la sienne, je murmure :

— Je t'en prie, aide-moi ! Je suis perdue.

Le tutoiement est venu spontanément. Les larmes qui inondent mes joues doivent finir de la persuader et elle revient

vers la table. Une fois assise, elle débite à voix basse toute son histoire, ne nous épargnant aucune des péripéties glauques de son aventure. Puis, au terme de son récit et avant de se lever, elle extirpe un papier et un crayon de son sac. Elle y griffonne le nom et l'adresse de la personne qui lui a pris trois cents francs pour lui permettre de retrouver sa liberté. Elle part sans se retourner. Seules, Alice et moi restons silencieuses de longues minutes. Je tiens dans ma main le Saint-Graal que je suis venue chercher, mais l'angoisse née de l'histoire narrée par Christiane me paralyse.

3

COLETTE

Novembre 1963

J'avance comme un automate dans les rues d'un quartier de Paris que je ne connais pas. J'ai entrepris de frapper aux portes de tous les cabinets médicaux qui se présenteront. La boule au ventre, j'espère que cette dernière démarche m'offrira peut-être une échappatoire à la solution dangereuse que m'a délivrée une Christiane apeurée.

Ce matin, le premier praticien que j'ai rencontré m'a raccompagnée manu militari vers la sortie. Il était apparemment effrayé que j'aie pu formuler ma demande au sein de son bureau. Je m'admoneste intérieurement pour rassembler tout mon courage. Je dois continuer ma quête. La salle d'attente du suivant est vide, je préfère. Dès que je m'assieds devant lui, je répète mécaniquement les mots que j'ai prévu de prononcer à chacune de mes visites :

— Je suis enceinte et je ne le souhaite pas. Pouvez-vous m'aider ?

Étonnamment, l'homme ne bronche pas :

— Pourquoi ne le désirez-vous pas ?

— Je veux finir mes études et je ne partage pas la vie du géniteur.

— Je ne vois là aucune raison valable de ne pas accueillir cette nouvelle vie.

Ces mots m'enlèvent tout espoir. À partir de ce moment-là, je me ferme. J'écoute distraitemment le médecin me dérouler tout son argumentaire. Son seul objectif consiste à m'amener à tolérer cette grossesse. Je le quitte en le laissant penser qu'il a peut-être réussi à me convaincre.

En sortant de chez lui, je n'y crois plus, mais je persiste. En fin de matinée, je lâche prise et admetts que soit mes confidences effraient mes interlocuteurs, soit ils se lancent dans des discours insistants pour que j'accepte mon état. Aucun, des plus jeunes au plus vieux, ne se risque à me proposer l'option que je cherche.

Ces recherches hasardeuses, le courage nécessaire pour pénétrer dans les cabinets de ces généralistes inconnus et leurs réactions condescendantes m'ont épuisée. Je rêve de me coucher, mais je sais que, seule dans mon studio, cette situation inextricable ne cessera de m'obnubiler, alors retourner suivre les cours de mon école me semble la meilleure solution. En effet, happée par ma passion, j'oublie ponctuellement mon état. Mais aujourd'hui, je prends conscience pour la première fois que je n'arrive plus à me concentrer. Je regarde les hommes qui m'entourent et je ne peux m'empêcher de penser que je n'aurai plus jamais envie

de faire l'amour. Les conséquences de cet acte détruisent ma vie depuis plusieurs semaines. Alors que je tourne mes yeux vers les filles présentes dans cet amphithéâtre, je m'aperçois qu'elles sont plusieurs à glousser sans raison apparente. Je me surprends à les trouver puériles. Leurs préoccupations, qui étaient les miennes il n'y a pas si longtemps, me paraissent tellement anodines. Au terme de ce cours, je décide de fuir ce lieu où je ne me sens plus non plus à ma place.

En traversant les couloirs, je tombe nez à nez avec Adrien et sa compagne, Lucie. Convaincue qu'ils vont m'éviter comme une pestiférée, je préfère ne pas croiser leurs regards. Je sursaute quand j'entends Lucie murmurer :

— Bonjour, Colette ! Adrien m'a expliqué ta situation. Je tenais à ce qu'il s'excuse de sa réaction auprès de toi. Je la juge tout à fait excessive.

Je lève le nez. « Réaction excessive » ! Cela voudrait-il dire que mon choix ne la choque pas ? J'en doute, mais la détresse dans laquelle je survis me pousse à espérer trouver un peu de réconfort auprès de mes amis. Adrien chuchote :

— Je n'aurais pas dû te parler ainsi. Je peux t'offrir un verre pour me faire pardonner ?

Je les suis dans le dédale de couloirs, et quelques minutes plus tard, je m'installe avec eux dans le bar le plus proche. Immédiatement, les questions de Lucie fusent sur l'avancée de mon état et de mes recherches. Confiante, je m'abandonne, soulagée de pouvoir partager ma peine. Je perçois rapidement le mutisme d'Adrien qui semble mal à l'aise face aux sujets abordés. Je tente de dévier la conversation, mais je suis confrontée aux multiples interrogations de la jeune femme qui de son côté ne paraît pas encline à cesser sa plongée dans mon

monde perturbé. Au fil des minutes, je comprends que Lucie ne se situe pas dans l'empathie, mais sans aucun doute dans le voyeurisme. Elle se délecte de mes péripéties comme elle se serait régalée devant un film d'horreur. Je croise le regard d'Adrien et j'y lis que cette implication malsaine ne lui échappe pas. Je prétexte un impératif et les quitte précipitamment.

En fuyant à travers les rues de Paris, je suis effarée de constater que les personnes que j'informe de mon état et de mon désir de ne pas laisser cette grossesse perdurer se partagent en trois groupes. Les premiers frémissent de peur avant de s'éloigner de moi comme si mon immoralité pouvait les atteindre. Les deuxièmes s'érigent en donneurs de leçons et m'expliquent que toute forme de vie mérite le respect. Les derniers suivent mon combat en ayant le sentiment de s'offrir quelques frissons d'interdit.

J'ai laissé passer les vacances de Noël, mais en ce mois de janvier 1964, je reprends ma vie parisienne et je ne peux plus occulter la situation. La trêve offerte par les fêtes de fin d'année n'a rien changé à mon état. Pendant cette semaine orléanaise, malgré les nausées matinales et la lourdeur de mes seins, j'ai tenté de vivre ces moments familiaux comme la jeune fille insouciante que j'étais les années précédentes. Mais dès mes premiers pas sur le quai de la gare d'Austerlitz, la réalité s'est imposée à moi sans échappatoire. Je suis enceinte de trois mois, je ne peux plus tergiverser.

Le ventre noué, je me dirige vers l'adresse que m'a confiée Christiane. Cette fois encore, je découvre un quartier que je n'ai jamais visité. Je constate que plus je m'éloigne des

arrondissements centraux de la capitale, plus les bâtiments perdent de leur superbe. Je m'arrête devant un immeuble délabré. Je lis à nouveau les indications écrites par Christiane. L'état du papier que je serre dans ma main témoigne de ma nervosité. Je pénètre dans une entrée encombrée de vélos. Des odeurs de cuisine, de charbon et d'urine se mêlent dans ce réduit obscur. Je tâtonne pour tenter de dénicher un interrupteur, mais j'abandonne et m'oriente tant bien que mal vers l'escalier. Mes pas m'amènent lourdement sur le palier du troisième étage. À ce niveau, je découvre un bouton qui m'offre une lumière blafarde et me permet de lire les noms indiqués. Je me fige face à la porte de droite. Ma main me paraît peser plusieurs tonnes. Je ne peux pas reculer, je dois trouver une solution, alors je frappe. La femme qui se présente devant moi affiche une grosse quarantaine défraîchie. Derrière elle, j'aperçois plusieurs enfants qui chahutent dans l'unique pièce qui semble composer ce logement. Alors que je reste muette, la mère de famille me saisit par le bras et m'attire rapidement à l'intérieur avant de fermer précipitamment et de lancer :

— Mes voisins se montrent trop curieux ! Je ne vous connais pas. Qui vous a donné mon adresse ?

— Une amie que vous avez aidée...

— Faites attention à vos mots devant mes enfants ! Vous a-t-elle informée du montant ?

— Oui.

— Combien de mois ?

— Trois.

— Vous auriez dû venir plus tôt. Je vous attends demain à 10 h. Les gosses seront à l'école.

Joignant le geste à la parole, elle me pousse vers la sortie et m'abandonne rapidement derrière sa porte. Je peine à retrouver mes esprits. En quelques mots, cette femme a scellé mon avenir immédiat sans aucune explication sur le déroulement de la future intervention.

Je ne doute pas que la peur m'accompagnera durant toutes les heures qui se profilent. Mécaniquement, je quitte les lieux et regagne mon studio. J'ai conscience de m'absenter totalement de tout ce qui se passe autour de moi. Mon esprit tourne en boucle sur mes chances de survie. Malgré cette terreur qui m'habite et après une nuit sans sommeil, je reprends le chemin que j'ai emprunté la veille. J'aurais aimé ne pas être seule, mais je n'ai pas osé en parler à Alice. Je ne peux pas l'entraîner dans l'illégalité.

Quand j'entre dans le logement miteux que j'ai déjà aperçu hier, je remarque immédiatement que des draps sont étalés sur la table. La femme m'indique un paravent :

— Déshabillez-vous !

Cette économie de mots me convient. Je n'ai pas atterri dans ce quartier excentré pour me trouver une amie, mais la froideur de mon interlocutrice amplifie mon anxiété. Je n'ose pas demander des explications sur les actes qui suivront. Je doute que mon hôtesse souhaite me les donner et je ne suis pas non plus convaincue que connaître la technique employée ne participe pas à augmenter encore ma terreur. J'obtempère au geste qui m'indique de m'installer sur la table et je ferme les yeux. Le premier contact d'un outil tiède à l'entrée de mon vagin m'épouvante, j'ai le sentiment que mon cœur s'arrête.

Après de longues minutes, je croise le regard inquiet d'une femme que je tarde à reconnaître. J'entends :

— Vous m’avez fait peur ! Vous aviez les yeux dans le vide.

Je balbutie :

— Excusez-moi !

— Ne gaspillez pas mon temps en bavardant. Moins vous restez dans cet appartement, mieux c’est. Vous allez perdre du sang pendant quelques heures, puis normalement vous expulserez l’embryon. Partez !

Malgré ma fébrilité, je m’habille au plus vite et dépose les trois cents francs sur la table avant de fuir vers les escaliers. Je sens que je pourrais m’évanouir à nouveau, mais mon soulagement dépasse toutes les autres sensations. Sur le trottoir, le froid qui me saisit m’oblige à m’appuyer au mur le plus proche. Je ne veux pas m’écrouler dans la rue. Je tente de me calmer et de retrouver une respiration apaisée. Je longe l’immeuble et atteins l’entrée d’un bar. Je m’assieds sur la banquette près de la porte. Je sens le sang couler dans la protection que j’ai glissée dans ma culotte. Je sais que je ne peux pas m’éterniser dans ce lieu public. Je prends le temps de boire un café qui, je l’espère, m’apportera l’énergie nécessaire pour effectuer le parcours du retour. Mais quand je tente de me lever, je comprends tout de suite que mes jambes ne me porteront pas sur plusieurs mètres. Atterré par ma pâleur, le gérant de l’établissement se précipite vers moi :

— Vous ne vous sentez pas bien ! Voulez-vous que j’appelle les pompiers ?

— Non ! Un taxi, s’il vous plaît.

Quelques minutes plus tard, aidée par le cafetier, je me faufile dans la voiture en priant intérieurement pour ne pas souiller la banquette. La chaleur de l’habitacle me rassérène et

quand le chauffeur me dépose au pied de mon immeuble, j'arrive à grimper jusqu'à mon appartement.

Enfin à l'abri de mes murs, je me laisse choir sur mon lit. Après quelques heures, une douleur fulgurante me sort de mon sommeil. Des vagues de contractions de plus en plus intenses traversent mon ventre. Les élancements commencent dans mes reins et irradient dans tout mon corps. Je mords les draps pour atténuer les cris que je lâche. La nécessité de pousser hors de moi cette souffrance inconnue m'oblige à me crispier pour accompagner chaque rouleau compresseur qui me ravage. Après de trop longues minutes de combat, je sens une masse s'échapper de moi. Exténuée, je comprends que la lutte est arrivée à son terme. Je choisis de m'octroyer un peu de repos. Je n'ose pas jeter un œil sur l'embryon qui gît certainement entre mes jambes. Je décide que je ne regarderai pas. J'attrape le drap et couvre en me détournant la partie du lit qui a reçu toutes les matières expulsées.

Hébétée, je demeure, plusieurs minutes, figée sur mon matelas. Le sentiment que je dois effacer au plus vite toutes les traces de l'horreur de ces derniers mois et de l'acte que je viens de commettre m'envahit et me pousse à sortir de ma léthargie. Je noue le linge et le dépose près de la porte. Puis, arquant toutes les forces qu'il me reste, je me douche. L'eau m'aide à retrouver un peu d'allant. Je m'habille chaudement et glisse le tissu dans un sac avant de descendre le jeter dans la poubelle commune de l'immeuble.

Dans les jours qui suivent, je me terre dans ma chambre. J'attends que le flux sanguin qui s'échappe cesse. J'ai peur. Cette source qui ne se tarit pas est-elle normale ?

Un matin, ma porte tremble sous des coups répétés. Tétanisée à l'idée de découvrir les forces de l'ordre, je reste tapie dans mon antre. Puis j'entends :

— Colette ! Ouvre-moi ! C'est Alice.

Une vague de soulagement s'abat sur moi et je me précipite pour laisser entrer mon amie qui vocifère de plus belle :

— Mais, bon sang, à quoi joues-tu ? Je me suis fait un sang d'encre. En ne te voyant pas à l'école, j'ai d'abord cru que tu avais prolongé tes vacances à Orléans, mais plus les jours passaient, plus j'ai commencé à douter de cette hypothèse.

Emportée par sa colère, Alice n'a pas pris le temps de m'observer. Quand, enfin, elle croise mon regard, elle s'écrie :

— Tu affiches une pâleur à faire peur !

Elle laisse s'écouler quelques secondes de silence, avant de murmurer :

— Tu l'as fait, c'est ça ?

Je me contente d'opiner du chef. Alice s'enquiert :

— Quand ?

— Il y a trois jours, mais depuis je perds toujours du sang et je ne sais pas si je dois m'inquiéter.

— Viens, je t'accompagne à l'hôpital, décrète-t-elle péremptoirement.

— Je ne peux pas. Je te rappelle que mon acte entre dans la catégorie des crimes.

— On s'en fiche. On dira que tu as fait une fausse couche spontanée.

— Et si le médecin qui m'ausculte s'aperçoit que je mens ?

— C'est un risque à prendre. Tu ne vas pas rester ici à attendre de te vider. C'est trop dangereux.

Je sais que mon amie a raison. J'attrape mon manteau. Pendant tout le trajet, une chape de plomb s'est abattue sur nous. Alice n'ose pas m'interroger sur le déroulement de l'opération et craint pour ma santé. De mon côté, je suis terrifiée à l'idée que je pourrais quitter l'établissement hospitalier entre deux gendarmes.

À notre arrivée aux urgences, l'air revêché de l'infirmière qui nous reçoit ne nous rassure pas. Je bafouille que je viens de faire une fausse couche. Le regard suspicieux de mon interlocutrice me conforte dans ma peur. Nous patientons quelques minutes avant qu'un médecin m'invite à le suivre, en arrêtant immédiatement Alice qui s'apprête à m'emboîter le pas. Je remarque que le désarroi qui s'affiche sur mon visage transperce le cœur d'Alice qui ne peut, malgré tout, que s'incliner.

Dès que je pénètre dans la salle de soins, l'homme demande :

— Fausse couche spontanée ou provoquée ?

Une sueur froide se répand dans mon dos, mais un sursaut de combativité me pousse à lever les yeux et à les plonger dans ceux de celui qui me fait face et je prononce fermement :

— La nature fait quelquefois bien les choses !

Je ne sais pas si en m'auscultant, il peut ou non déterminer si j'ai subi un acte intrusif, mais son interrogation me permet de penser qu'il ne peut sans doute pas s'en assurer sans que je le lui avoue. Il demande :

— Vous étiez enceinte de combien de temps et quand avez-vous expulsé ?

— Moins de trois mois. L'évacuation s'est passée, il y a trois jours.

— Vos pertes équivalent-elles à des règles abondantes ou à des saignements plus importants ?

— Je dirais des règles très abondantes, mais j'ai l'impression que le flux s'atténue.

— Très bien. Ce sont les suites normales de votre fausse couche. Cela peut durer jusqu'à trois semaines, mais progressivement tout devrait rentrer dans l'ordre. Si ce n'est pas le cas, revenez à l'hôpital.

— Vous ne m'auscultez pas ?

— Vous et moi, je crois que nous n'y avons pas intérêt. Perdre du sang pendant plusieurs jours après un avortement, voulu ou non, ou un accouchement est logique. Comme vous l'avez si bien dit : « Laissons œuvrer la nature ».

Il me raccompagne vers la porte. Je ne sais plus que penser. A-t-il décidé de me punir de mon acte illégal en ne me portant pas secours ? Ou poursuit-il réellement l'optique de ne pas nous mettre l'un et l'autre dans l'embarras ? Avant de le quitter, je m'étonne de le voir me tendre la main. Je lève les yeux et en accrochant son regard, je demande une dernière fois :

— Vous m'assurez que tout est normal ?

Il maintient le contact physique et visuel et murmure :

— Si vous étiez en train de vivre une hémorragie, vous ne tiendriez pas debout. Je vous donne ma carte. Si vous avez le moindre doute, appelez mon cabinet en ville, je vous recevrai, conclut-il en m'offrant un vrai sourire.

— Je crois que j'aurais dû vous rencontrer quelques semaines plus tôt, balbutie-je.